

Zeitschrift: Heimatschutz = Patrimoine
Herausgeber: Schweizer Heimatschutz
Band: 4 (1909)
Heft: 11

Artikel: Lesefrucht aus dem Lebensbild von Hermann Kurz
Autor: Kurz, Isolde
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-170640>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ront-elles accessibles « aux fêtes champêtres » ? Le sort fait à cette question ne sera pas indifférent aux charmes de ces zones !...

L'auteur consacre des lignes amères à notre architecture, à l'incohérence de nos styles, à nos contradictions, aux décors illusoire que nous nous créons. « On s'ingénie à reproduire des formes anciennes qui, autrefois, répondaient à un besoin et qui, aujourd'hui, ne riment à rien, pendant ce temps nous détruisons dans la rue, dans la ville, les formes du passé qui devraient être un enseignement perpétuel. »

« Nous avons perdu, dit-il, certains sens et certains instincts dont les générations d'autrefois étaient douées. » Cela est évident, mais il faut tenir compte des révolutions économiques qui se sont produites. On veut faire vite maintenant et gagner le plus possible. Toutefois, il serait possible d'aller aussi vite et même de gagner autant, tout en faisant moins laid, car la laideur n'est pas la conséquence nécessaire du premier terme. Ce qui manque c'est le goût, le sens du milieu, de nos besoins, ce qui pêche aussi c'est la trop grande facilité laissée à une foule de maçons, de s'improviser architectes.

A qui devons-nous ces grandes baraques dont les ciments s'écaillent, où pendent des lessives aux fenêtres de chaque étage ? Et celles qui sont plus « belles », celles où le constructeur a réuni toute sa science et tous ses stucs ? Nous ne dirons rien des commodités et de l'élégance que l'on y trouve lorsqu'on les habite : un livre n'y suffirait pas.

L'auteur parle longuement de ce qui a été fait à l'étranger pour masquer toutes ces laideurs — car elles se retrouvent un peu partout ; du rôle de la verdure — que l'on ignore totalement dans nos petites villes où l'on croit avoir réalisé un progrès lorsque dix pots de fleurs entourent le fût d'une fontaine ; de la maison familiale — qui ne peut se décider à devenir, chez nous, autre chose que la maison ouvrière, tandis qu'en Belgique, en Angleterre et ailleurs, elle rend de si inappréciables services. Mais nous avons peut-être l'instinct grégaire... Pourrions-nous jamais nous appliquer ces paroles de Robert de la Sizeranne : « Le paysan possède les trois pieds de terre qu'il couvre de son corps. Dans le jour personne ne tra-

vaille au-dessus de lui, que peut-être les anges, et la nuit personne ne dort sous lui, que peut-être les morts. »

L'auteur touche aussi à l'esthétique générale des villes au point de vue social. Il loue fort le Moyen-Age, son esprit, son influence, et, par ricochet, cette pauvre Renaissance est un peu déshabillée : d'elle vient tout le mal. Cependant !...

Il y aurait certainement beaucoup à dire au sujet de cet art local du Moyen-Age, qui n'était pas exempt de routine et qui n'était pas toujours le jet d'une inspiration si

pure. D'exquises choses aussi à propos des sociétés d'embellissement ; sur la silhouette des villes « bouleversée, sacrifiée, comme c'est trop souvent le cas, au bon plaisir, à l'intérêt d'un seul constructeur » ; sur le rôle de la place dans la cité ; sur les arts dits « décoratifs » ; sur le rôle stérilisant de la petite politique locale empêtrée dans des questions de personnes, et fascinée, hypnotisée par les urnes électorales. Tout serait à citer. Nous voudrions que la place nous permit d'en recopier des passages entiers pour les mettre sous les yeux du public, afin de lui faire voir à quel point et dans quelle mesure il peut être rendu responsable de l'enlaidissement d'un pays.

Septembre 1909.

Edouard Diracq.



ANSICHTEN VON LENS, Kt. Wallis, Bezirk Siders. — Photographie von Direktor Lamazuret, Solothurn
 — VUES DE LENS, canton du Valais, district de Sierre. — Clichés de M. Lamazuret, Soleure —

LESEFRUCHT AUS DEM LEBENSBIKD VON HERMANN KURZ

Dargestellt von Isolde Kurz.

« Er hatte kein Verlangen nach der Fremde, ihn hätte nicht einmal das Land der Schönheit gelockt ; die noch ungeborenen Kinder seiner Muse bedurften zu ihrem Entstehen der Heimatluft. Das Fernweh, das sonst eine begabte Jugend so gewaltig fasst, kannte er nur in poetischer Gestalt : in der « Reise nach dem Meer » hat er es unwiderstehlich dargestellt, aber er hat es nicht als Schicksalsmacht an sich selbst erfahren. Er besass ein magisches Lämpchen, unter dessen Scheine sich jeder Winkel seiner Heimat in einen Paradiesgarten verwandelte ; auf fremdem Boden war er nicht sicher, dass es seine Zauberkraft bewahrt hätte. Ähnlich erging es ja auch Mörike. Als dieser einmal den Grafen Schack in sein geliebtes Uracher Tal führte, um ihm dort « den schönsten Fleck der Erde » zu zeigen, da machte der Weltwanderer, der eben vom Goldenen Horn zurückgekehrt, ein etwas langes Gesicht, denn er sah nichts als einen grünbewachsenen Felsen ; Mörike aber hätte den grünen Felsen gewiss nicht für die Ufer des Bosphorus hingegen, so eigens waren seine Augen auf die « urbemoosten Wasserkellen » und die « alten Wolkenstühle » seiner Jugend eingerichtet. »